

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 48

Artikel: L'amour, qu'est que c'est qu'ça ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199684>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

places sont bonnes. Elles sont bonnes parce que les loges et les baignoires sont supprimées. Il y a des deux côtés quelques avant-scènes, mais c'est tout.

» L'orchestre, très profond, s'élève, suivant une pente assez rapide, qui suffirait aux derniers rangs pour dominer les chapeaux féminins installés aux premiers, — même si, par une sage précaution, ces chapeaux ne trouvaient au vestiaire un confortable asile.

» Au-dessus de l'orchestre, le balcon du premier étage était une courbe à peine accentuée, qui permet d'augmenter le nombre des fauteuils de face et de diminuer celui des fauteuils de côté. Double avantage par conséquent.

» Grâce à la disposition de leurs salles, on est mieux, dans les théâtres anglais aux dernières galeries que dans les premières loges de certains théâtres parisiens.

» Si j'ajoute que les fauteuils sont confortables et les rangs suffisamment distants les uns des autres pour qu'on puisse passer devant ses voisins, sans leur écraser les pieds ou s'enfoncer leurs genoux dans les jambes, j'aurai donné une idée approximative, encore qu'incomplète, des commodités dont nous sommes réduits à déplorer l'absence, en France. »

* *

Tandis que nous parlons théâtre, nous détachons encore ces quelques lignes d'une préface écrite par M. Henry Boujon, pour le livre très intéressant que vient de publier M. Adrien Bernheim, sous le titre: *Trente ans de théâtre*.

Le passage que nous citons a trait au progrès d'une œuvre destinée à offrir au public des divertissements d'un caractère vraiment artistique.

... Sachons gré surtout à Bernheim et à son comité d'arracher le public au café-concert pour lui donner des spectacles d'art. Les théâtres de banlieue se prêtent à merveille à ces beaux essais... Si ces scènes de quartier redévenaient peu à peu des foyers d'idéal, ce serait là vraiment une œuvre de solidarité républicaine. C'est aussi de l'enseignement national et du bon. »

Les professeurs les plus éloquents se dévouent à cette cause. Gustave Laroumet, le maître de la conférence, déclare qu'il ne connaît pas de meilleur public ; ses auditeurs lui retournent le compliment. »

La foule, je le dis sans flatterie basse, va au beau naturellement. A ce propos, un souvenir. Mon vénéré ami, M. Eug. Guillaume, ancien directeur des beaux-arts, me disait un jour qu'il devait aux représentations gratuites quelques-unes des plus fortes émotions de sa vie. « Caché derrière une porte, me contactait-il, j'écoutais le peuple pénétrer dans la salle. Cela faisait un tumulte magnifique, quelque chose comme le bruit du bronze quand il entre dans le moule. » Voilà, n'est-il pas vrai ? une belle parole de statuaire, une noble image et un symbole profond. »

Ce n'est point là le sentiment de plusieurs de nos artistes actuels, qui contestent, sans recours, au peuple, le sentiment du beau, parce que le peuple ne tombe pas immédiatement en admiration devant leurs essais et leurs tâtonnements pour nous doter d'un art nouveau. Louables, sans doute, ces essais ne sont pas toujours heureux. Nos artistes n'en veulent jamais convenir : c'est toujours ce pauvre peuple qui n'y voit goutte.

Mon voisin Jean-Louis.

COMPOSITION D'UN ÉCOLIER

(Exercice sur les verbes).

Jean-Louis? Un beau gros homme à figure rougie, aux yeux pleins de malice, à la bouche souriante, au ventre proéminent. Démarche

plutôt lente, et partout et toujours la même : « piano », et par conséquent « lontano ! » Paysan à son aise ; santé robuste. Voilà pour le physique.

Au moral, esprit perspicace, pratique et prudent à l'excès. Homme gai, farceur, lanceur de bons mots. Jamais en colère ; jamais désespéré. Tête bien meublée et bien organisée. Expérience sûre. Municipal capable et écouté.

Chrétien ? Oui, certainement, mais sans formalisme ni bigoterie. Idées larges ; le cœur sur la main ; la porte toujours ouverte aux miséreux et la bourse aux amis dans l'embarras. Tolérant, mais non tempérant.

Sa joie : un verre de son petit vin blanc en compagnie de quelques amis.

Sa plus grande peine : son ventre trop volumineux.

Son espoir supérieur : syndic.

Ses amis : tout le monde.

(Signé) : JEANNOT fils.

(Pour copie conforme) :

E.-C. THOU.

Lo pourro vévo.

Tsacon, su noutra pourra terra,
A sè tracas et sè cousins ;
On a bio pas crià miséra
Tot parai on a prao guignons.
Vo mè vaidès destra minablio,
Kâ tot lo dzo hoai yè pliorâ,
Pu-yo pas êtré miserabilio
Après cein que m'est arrêvâ.

Yé perdu ma pourra Jeannette,
Na brâva fenna, allâ pi !
Jamé ne fasai la tapette,
Né vallai reïn po taboussi.
Dè grand matin dza sè lévâvè
Férè lo fu po lo cafè,
Et, quand se n'dhiue borbottâvè
Le metta couaire lo lacé.
Pu, ein après, le fasai couaire
Cein que fallai po lè caions,
Et vo z'arai falliu la vaire
Traci portâ à ciâlio bétions.
Jamé iena ne ronnâvè
Quand lão voudhivè dedein l'audzé,
Kâ Jeannette lè z'amâvè
Petêtré atant, ào mi... quê mé !

Et à l'hotô, noutré cassettès,
Lè cassotons, tot reluisai,
Lè tsanes dè pot, lè tsanettès
Fasiot front su lo ratalai;
Pu lo decando, la panosse
Sè promenâvè pè l'hotô,
Kâ, ni por cein et ni por cosse
N'arai manquâ à cé travau.
Et pu, n'yavâi pas sa paraura
Po vu férè dâi bons dinâ,
L'étai 'na crâna couesenaira
Quand n'avait oquî à fricotâ.
Quai sai rut, pesson, volaille,
Daubès, gigot ào gottoset,
Vo mitenâvè cilia medzaille
Asse bin que dâo tsergossat.

La veilha, lo brego allâvè
Ein faseint sè galès ronrons
Aobin, le raquemoudâvè
Sai on gilet, sai mè diétons,
Et, se per hazâ, à mè tsauissès
On perte allâvè sè montrâ,
Falliai lè sailli, po que l'aussé
Vito tot cein bin remeindra.

Dein noutr'hotô, min dè tsepotta
Ni 'na tsecagne, ni n'atout
Ne mè fasai papî la potta
Quand y'avè hu on petit coup,
Djan ! se desai, se t'è bin sadzo,
Crai-mè don et vin l'ein pionç!
Et mè, à cé tant dâo leingâdzo,
Vite, y'allâvè mè cutsi.

Tè vouquique via, ma Jeannette,
Ton Djan va êtré bin solet,
T'èta la meillâo dâi pernette.
Que vè-yo fér'ore sein té !

Mè foudra férè mon ménadzo,
Et portâ mémimo ài caions,
Veri lè carreaux ào pliantadzo,
Recaodre mémimo mè botons !

Faudra relavâ lè z'écouallès,
Remissi lo pailo, l'hôto,
Queri ti lè dzo dâi z'étalles
Du tot amont noutron lévrâ.
Mè foudra brassâ la paillasse,
Férè lo fu su lo foyi ;
Mè foudra — faut-te que lo diésse ?
Tserti lè pudzès à noutron lhi !

Mâ, que su fou ! Yè 'na vesena
Qu'est prao galéza, oï ma fai !
D'ailleu, l'est on pou ma couenza,
N'arè qu'allâ la trovâ hoai.
Le n'est ni vouamba, ni tseropa
Pu l'est véva du dza grantein,
L'a dâi tsamps et, po su, 'na tropa
Dè bio z'étius dein son terein !

Se l'ai parlâvè mariadzo,
Po su ne mè derai pas na !
Pu l'a on tant galé vesadzo ;
Tsi mè, sarâi la beinvenia !
— Dis, Jeannette, que faut-te férè ?
Ne t'è-yo pas dza prao pliorâ ?
Et, po tot arreindzi l'affrè,
Baque ! m'ein vè mè remariâ !

* *

L'amour, qu'est que c'est qu'ça ?

C'est donc d'amour qu'il s'agit ici, aimables lectrices du *Conteur*, à propos d'une définition que nous avons cueillie à votre intention dans un savant ouvrage sur la matière. Voilà qui ne sera point pour vous déplaire, puisque vous êtes créées pour aimer... et pour être aimées.

Sur ce point, la plupart des poètes, des romanciers, des philosophes — ces horreurs d'hommes qui vont pourtant fourrer de la logique dans le sentiment le plus fuyant, le plus insaisissable, le plus charmant aussi et le plus doux qu'il soit possible d'imaginer, — sont d'accord.

Les premiers chants connus furent des chants d'amour.

Les modernes ont invoqué la beauté, l'intelligence, la pitié ou la sympathie, pour dire les regards, les paroles, les tendresses et les souffrances que fait naître l'amour. On a employé pour le peindre les couleurs les plus variées et les plus exquises, des tons d'une richesse inouïe, alors qu'on ouvrait devant les yeux ravis des amoureux mystiques, des paradis d'extase.

Et tout cela n'appartient pas à l'histoire d'un autre monde, d'un monde à nous inconnu. Vieille comme lui, elle se renouvelle sans cesse. Sur les débris d'un amour perdu, un autre s'élève, non moins fort ni moins rempli d'attrait, à la vue ou à la pensée de l'objet aimé.

Tant que la terre portera des êtres humains, des âmes capables de palpiter sous l'influence d'un sentiment qui va se loger chez les plus âgés, car le cœur ne vieillit pas, il ne faut jamais l'oublier, comme chez les plus jeunes, l'amour conservera les droits qu'il s'est acquis et la place qui lui appartiennent.

Appelez-le, si vous le voulez, illusion et folie (on emploie, on effet, les locutions populaires : fou d'amour; affolé d'amour; l'amour lui fait perdre la raison..., etc.), disposition de névrosés, peu importe : il se moque des termes et continue sa marche, triomphant de tous les obstacles, de tous les sarcasmes, de tous les mépris, sûr de son pouvoir et plus certain encore de trouver sous toutes les latitudes des cœurs prêts à l'accueillir, à le garder comme un bien précieux et à répéter, après le prince de Ligne : « Aimer, aimer, voilà vivre ! »

« Mais enfin, vous écrivez-vous, vous ne nous apprenez là rien de nouveau ; chacun sait cela. Mais, l'amour, qu'est que c'est qu'ça ? »

Voici. Et vous pouvez m'en croire, je ne fais, je vous l'ai dit, que citer un livre des plus savants :

« L'amour est une entité émotive spécifique, consistant dans une variation plus ou moins permanente de l'état effectif et mental d'un sujet, à l'occasion de la réalisation — par la mise en œuvre fortuite d'un processus men-tal spécialisé, — d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct, sur un individu de l'autre sexe. »

Voilà !! Etes-vous contents ?

Un ami du « Conteure ».

Brun, blond ou roux ?

Les parents, hésitant sur la carrière à faire suivre à leurs enfants, lorsque ceux-ci ne manifestent aucune disposition spéciale, feront sagement de considérer la couleur de leurs cheveux.

Mais oui ! Un savant, le docteur Biddoe, a découvert qu'il existe une étroite corrélation entre les affinités intellectuelles ou professionnelles d'un individu et la couleur de ses cheveux.

D'après une étude basée sur des milliers d'observations, le docteur Biddoe a établi que, d'une manière générale, les bruns montraient des aptitudes particulières pour l'état ecclésiastique ou les carrières administratives, tandis que les blonds semblaient plus aptes au métier des armes, au commerce et à l'industrie.

Quant aux roux, il paraissent prédestinés aux sports, à l'élevage ou à l'exploration.

En fumée.

— Monsieur désire une chambre ?

— Je n'dis point non.

— Au premier, sur la rue, une vue superbe.

— Oh ! au premier ! c'est trop cher pour moi, j'monterai bien au second, les jambes sont encore bonnes... les bras aussi, ajouta-t-il en levant sa valise des mains d'un valet trop empressé.

— Touchais point, mon garçon, c'est fragile.

— Jean, conduisez monsieur au numéro 15.

— Non, au 23, s'il vous plaît, c'est notre chambre habituelle de père en fils, car les Piedeleu sont vos fidèles clients, monsieur l'aubergiste : à mon dernier voyage, voilà juste vingt ans, je suis descendu comme aujourd'hui à l'hôtel de Normandie, sous votre prédécesseur.

— Alors, donnez le 23, dit le patron avec déférence, tout en songeant à part lui que, si fidèles que fussent de pareils clients, ils n'enrichissaient guère sa maison par la fréquence de leurs visites.

— C'est cela, dit maître Piedeleu... et puis au 23, il y a une cheminée.

— Oh ! une cheminée au mois de juillet, marmonna le garçon.

— Il y a des orages en été, mon garçon, et une bonne flambée n'est point à dédaigner.

* * *

Maître Nicolas Piedeleu, alors âgé de soixante ans, était un de ces madrins Normands, sournois, rusés, retors, capables de rendre des points et de limer les ongles à Reinecke lui-même, le héros légendaire du « Roman du Renard. »

Il vivait seul avec sa petite-nièce Pauline, qui soignait ses rhumatismes et supportait avec une patience angélique son humeur de célibataire maniaque et grincheux.

Il se regardait parfaitement quitte envers elle en lui répétant sans cesse :

— Après moi, t'auras mon bien, petite, et tu pourras choisir un mari à ton gré...

Mais, malgré son teint apoplectique, le vieillard se portait comme un charme, et Pauline, qui avait déjà mélancoliquement attaché deux épingle au bonnet de sainte Catherine, risquait fort de demeurer vieille fille.

Lorsqu'une bonne âme en faisait l'observation au vieil égoïste :

— Eh ! eh ! répondait-il en se frottant les mains, je ne l'empêche point de se marier si le cœur lui en dit... et si elle trouve un épouseux qui la prenne pour ses beaux yeux.

Cette supposition invraisemblable, surtout en Normandie, se réalisa pourtant. Un brave garçon, touché des qualités de la jeune fille, de sa douceur, de sa résignation, se présenta, fut agréé, et, malgré la colère de l'oncle et sa menace de déshériter sa nièce, le mariage eut lieu.

La lune de miel dura donc, la rancune de maître Piedeleu aussi, et c'était afin de la satisfaire qu'il était venu à Paris.

Bien décidé à ne pas laisser un rouge liard à sa nièce, il était fort embarrassé pour tester.

A qui laisser son héritage ? Il n'aimait personne, ni parents, ni amis.

Enrichir l'Etat ? C'était bien assez d'avoir payé si longtemps l'impôt.

— J'aimerais mieux me ruiner !

Mais ne se ruine pas qui veut...

Pourtant faire profiter quelqu'un de son bien le peinait trop !

Une idée lui vint. Il placerait tout en viager, comme cela il en jouirait seul ; il avait bon pied, bon coïl « et puis, une rente viagère, c'est un certificat de longue vie. »

El, réalisant ses valeurs, il était parti pour la capitale.

*

— Ces gens-là n'ont point l'air honnête, pensait-il, sa porte fermée, en sortant une liasse d'obligations de sa fameuse valise ; d'autre part, emporter de l'argent à Paris, c'est dangereux, les filous sont si adroits ! Heureusement que j'ai la cachette de mon défunt père !

Et allant à la cheminée, il enfonce ses valeurs dans le haut et rebaisse soigneusement la trappe.

— Là ! Personne ne les ira chercher là !

Tranquille comme Baptiste, il sortit et commença une tournée consciencieuse dans les diverses compagnies d'assurances, pour voir celle qui offrirait le plus d'avantages.

Après bien des hésitations, il se décida, non sans avoir parlementé longuement pour obtenir une diminution, et prit rendez-vous pour signer la police.

Mais, pendant ce temps, le ciel s'était assombri, un orage épouvantable éclata sur la ville, et quand maître Piedeleu, toujours économique, rentra à pied à son hôtel, il était trempé comme une soupe.

— Comme vous voilà mouillé, monsieur, dit la patronne en souriant gracieusement, heureusement, Jean vient d'allumer un bon feu dans votre chambre.

— Du feu !

Avec un cri, qui ressemblait à un rugissement, le vieillard, bousculant maîtres et valets, escalada les deux étages comme un fou, ouvrit sa porte...

Un feu clair brillait dans le foyer !

Maître Piedeleu leva les bras au ciel, poussa une sorte d'exclamation et tomba comme une masse.

— C'est une apoplexie foudroyante, dit le médecin appelé en toute hâte, il faut prévenir la famille.

Pauline et son mari arrivèrent pour rendre les derniers devoirs au vieil aveugle et recueillir l'héritage dont il voulait les priver, car...

Le domestique voyant la cheminée fumer de façon anormale, avait regardé dans le conduit et retiré les bienheureuses valeurs... qui lui rapporteraient un fort pourboire.

Et voilà comment, à défaut de sa fortune, la vengeance du vieux Normand s'en alla en fumée...

ARTHUR DOURRIAC.

L'art de se baigner.

Nous connaissons déjà le bain turc, le bain romain et la douche écossaise, sans parler des autres. Voilà maintenant le bain finlandais. Il se pratique depuis peu dans les grands établissements d'Helsingfors et d'Abo.

La personne qui doit prendre le bain s'étend dans un hamac à larges mailles suspendu dessus d'une baignoire remplie d'eau glacée. On jette alors dans cette eau trois ou quatre briques spéciales chauffées à la plus haute température possible. Il se dégage instantanément un nuage de vapeur qui enveloppe pendant quelques minutes le baigneur d'une moiteur brûlante.

Au moyen d'un système de poulies, le hamac est alors plongé rapidement dans l'eau encore froide, dont on a eu soin de retirer les briques. L'opération peut être recommandée

plusieurs fois, et ceux qui en ont essayé sont unanimes à reconnaître que la transition brusque et répétée du très chaud au froid produit sur la santé des effets bienfaisants qu'aucun autre mode d'ablution n'eût saurait donner.

Nous voulons bien le croire ; il y a tant de choses bonnes pour la santé ; il y en de bien plus simples encore que les bains finlandais et que nous avons sous la main. Pourtant, nous n'en usons guère.

Boutades.

Madame, à la bonne :

— Mais voyez donc, Justine, ces fauteuils sont couverts de poussière !

— Pas étonnant, madame, personne ne s'est encore assis dessus aujourd'hui !

En section de police :

— Pourquoi n'avez-vous pas tout de suite rapporté au commissariat de police le portefeuille que vous avez trouvé dans la rue à onze heures et demie du soir ?

— Il était trop tard, monsieur.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain,... il était vide.

Madame, à sa domestique :

— Elise, allez donc à la librairie m'acheter les *Lettres de Mme de Sévigné*. Vous comprenez bien : les *Lettres de Mme de Sévigné* ?

— Oui, madame.

Au bout d'un instant, la domestique revient sans le volume demandé.

— Eh bien, Elise, vous n'avez pas ce que je vous ai indiqué ?

— Non, madame, il n'y a plus point de lettres, et même que le libraire m'a dit qu'il n'avait même plus les cartes postales de cette dame.

Passe-temps. — La réponse à la charade de samedi dernier est *as-pic, aspic*. Nous avons reçu neuf réponses justes : Mlle Elisabeth Odot, Lau-sanne; Buffet de la gare, Cully; Mlle Françoise Fon-jallaz, Epesses; Eva, Echallens; Mme Ch. Maillard, Lausanne; M. Blanc-Décombat, Vers-chez-les-Blanc; Tantine et Gilet-Rouge, Neuchâtel; E. Pasche, Pension Beau-Séjour, Lausanne, et Mme Elisabeth Margot, à Vuitteboeuf, à qui la prime est échue.

THÉÂTRE. — Pour faire une bonne revue, prenez : de l'esprit, autant que vous en avez, de l'props et de la fantaisie, à dose non moins forte, un peu de malice, des couplets alertes et de séduisante tourture, une musique pimpante ; mêlez tout cela et faites servir chaud, dans des décors ad hoc, par de jolies actrices, gracieusement costumées. Tel est le menu du jour, au théâtre. Les convives sont chaque jour plus nombreux et ne se rassassent point, au contraire. L'amusante revue de M. Robert Monneron, **LAUSANNE-STATURES**, aura encore quelques représentations. Demain, dimanche, *Matinée et soirée*. (Voir aux annonces.)

KURSAAL. — A ses attractions habituelles, très variées, la direction du Kursaal a eu l'heureuse idée de joindre, ces jours-ci, un opéra-comique. Elle a choisi l'une des perles du vieux répertoire, une œuvre toujours jeune et séduisante, en dépit des années : *Les noces de Jeannette*, de Victor Massé. — L'interprétation est très bonne, — Demain, dimanche, *Matinée*.

Concert d'abonnement. — Salle comble, fraîches toilettes, jolis minois, tel est le cadre ordinaire de ces concerts. A celui d'hier, Mlle Landi, une éminente cantatrice, a partagé, avec l'Orchestre, les applaudissements chaleureux et les raps des auditoires. Il faut vraiment admirer le résultat auquel est arrivé M. Hammer, notre directeur, avec des ressources très restreintes. Appuyons notre orchestre.

Section bourgeoise de gymnastique. — A 8 heures, au théâtre, soirée annuelle avec le concours de l'orchestre Thuner. Programme très intéressant.

Samedi prochain, ce sera le tour de la **Société des jeunes commerçants**. Au programme, une saynète vaudoise inédite, *Les ambitions de Fanchette*, par notre collaborateur, Pierre d'Antan. Cette saynète, des plus amusantes, aura certainement le succès de celles qui l'ont précédée.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.